

a vraiment de passable, en général, que le beurre d'automne. Mais ils doivent au marchand ; et ils tiennent à ce que celui-ci leur accorde le plus haut prix pour *tout le lot*. Est-ce là faute du marchand, si celui-ci fait ce qu'il peut de mieux, sous les circonstances ? Qu'on apprenne à faire du beurre excellent. Que l'on n'en fasse pas de mauvais, sous aucune circonstance, et bientôt les acheteurs viendront et ils paieront le plus haut prix, aussi cher qu'ils payent les beurres de fabrique ; à condition toujours *que l'un vaille l'autre*.

(5) Nous prions notre correspondante de bien vouloir nous signaler les parties du journal qu'elle juge "inutiles, ou impossibles, pour la plus grande partie des cultivateurs." D'ailleurs, nous écrivons pour tous les cultivateurs, mais surtout pour ceux qui avaient à apprendre et qui ne condamnent jamais un enseignement avant de l'avoir compris et avant d'être en mesure de le juger sans préjugé. Et nous l'admettrons, ces bons lecteurs ne forment probablement pas la majorité de ceux auxquels le journal est adressé gratuitement.

(6) Notre correspondante a-t-elle songé qu'il n'y a pas deux bonnes laiteries bien montées, dans la moyenne de nos paroisses, qu'il se perd, en été, le tiers du beurre parce que la crème n'a pas le temps de monter avant que le lait soit sur. Une fois le lait sur, on n'a plus de crème. Si elle veut bien estimer ces pertes, puis estimer le travail qu'entraîne le soin des laiteries, travail que la plupart de nos *mères de famille* n'ont plus le temps de faire sans négliger leurs jeunes enfants, elle avouera peut-être que la fabrique au lieu d'être une taxe est une *bénédiction* pour 999 cultivateurs sur 1000, dans l'état actuel de notre agriculture, parce que, sans frais et sans autre ouvrage, ils obtiennent *plus d'argent* de leur lait qu'ils en obtenaient auparavant en faisant eux-mêmes leurs beurres.

*Nombreuses questions.*—Je suis un immigrant récemment arrivé de France. Je désire me fixer sur une terre nouvelle. Mais j'aurais besoin de quelques renseignements agricoles pour être plus sûr de mon succès ; car je suis pauvre, je n'ai à peu près ici que ma jeunesse, mes bras, le peu d'intelligence que Dieu m'a donné et mon courage, et je ne voudrais pas m'exposer à des déceptions. J'ai donc l'honneur de venir vous prier d'avoir l'extrême obligeance de me fournir ces renseignements par voie du *Journal d'agriculture*, si vous le jugez à propos, ou de m'indiquer simplement à quelles sources je pourrais trouver une réponse à mes questions.

1. Combien faut-il de minots de blé pour ensemer un arpent ?—d'avoine ?—d'orge ?—de sarrasin ?—de blé-d'Inde ?—de patates ?—de haricots ?—de betteraves ?—de carottes ?—de navets ?

2. Et quel est le rendement moyen d'un arpent de chacune de ces denrées ?

3. Combien de livres de tabac en feuilles peut-on récolter, en moyenne, dans un arpent de terre ? Quel en est le prix de la livre en feuilles ? La vente en est-elle toujours assurée ?

4. J'ai lu quelque part un article sur la canneberge. Pensez-vous que l'on puisse la cultiver avec profit dans cette province, que sa vente en soit toujours certaine ?

5. Etant admis que, loin des grands centres, le meilleur moyen de tirer le plus de profit du sol sans le ruiner est l'élevage du bétail, quelle est la meilleure race, dans cette province, pour la production du lait ou pour l'engraissement ? Quels sont les prix moyens d'une bonne vache ou d'une génisse de la race ou des races que vous recommandez ? Dans quelle localité et chez quel éleveur de bonne réputation peut-on s'en procurer ?

6. Quelle est la meilleure race de chevaux de trait du Canada ? Quels sont les prix moyens des jeunes poulains de cette race, ou de ces races, et quels prix les chevaux peuvent-ils obtenir à l'âge adulte ? Sont-ils recherchés pour l'exportation ? Où peut-on s'en procurer ?

7. Combien peut-on récolter de ballots de foin de 200 livres, saison moyenne, dans un arpent de terre de qualité ordinaire ?

Veillez bien avoir l'extrême obligeance, je vous en prie, de me signaler les numéros du *Journal d'agriculture illustré* qui traitent des questions que je viens d'énoncer et sur lesquelles je puis trou-

ver d'utiles renseignements. Je vous serais bien obligé, aussi, si vous aviez la bonté de m'indiquer les meilleurs livres qu'un jeune cultivateur canadien peut consulter avec fruit sur toutes les questions de la vie rurale, et si celui qui n'a pas l'argent nécessaire pour se les procurer peut les trouver dans quelques bibliothèques publiques ouvertes le dimanche.

Je termine en vous priant, Monsieur le rédacteur, de taire mon nom si vous publiez cette lettre.

Agréez, Monsieur le rédacteur, avec ses remerciements anticipés, les salutations respectueuses de votre tout dévoué serviteur.

J. L.—Sault-au-Récollet.

R.—Nous ne saurions pas conseiller à un étranger au pays d'aller se fixer dans la forêt pour y défricher une terre nouvelle. Nous dirons pourquoi dans le prochain numéro du journal, et nous répondrons de notre mieux à ses questions.

## NOS GRAVURES.

**TAUREAU JERSEY.**—Cette gravure est censée représenter le taureau dont nous nous servons pour l'amélioration des vaches canadiennes ; mais la copie ne donne qu'une faible idée de l'original, un des plus beaux types de la race que nous ayons vu. Ceux qui nous visiteront verront des génisses dont nous sommes fiers.

**BÉLIER OXFORD.**—Ces moutons à laine moyenne sont fort beaux et très gros. L'hon. M. Cochrane en a exhibé l'an dernier à Montréal. La question est de savoir jusqu'à quel point ils sont rustiques.

**ÉTALON CLYDESDALE.**—Nous avons parlé très souvent des chevaux clydes dont la gravure représente un des plus beaux types.

**COCHONS ESSEX.**—Ces immenses animaux se distinguent par leur grande force et par leur rusticité. Malheureusement, on en voit peu d'aussi robustes dans nos expositions.

**PETITE RACE YORKSHIRE.**—Cette race est parfaite de forme, mais on la trouve petite.

## Leçons d'agriculture.—Engrais artificiels.

L'épithète *artificiels* est à peine correcte, bien qu'elle soit commode. Le nitrate de soude, par exemple, est un produit naturel,—le sulfate d'ammoniaque ne l'est pas. Les noms engrais *auxiliaires* ou *spéciaux* seraient plus justes.

A l'époque de laquelle datent nos premiers souvenirs de culture, les deux seuls engrais qu'on pouvait appeler artificiels, étaient *les os* et *le tourteau de navette*. Le cultivateur écossais employait l'un pour ses navets, et l'habitant de Norfolk trouvait l'autre très utile, dans son sol léger et sablonneux, pour ses récoltes de blé. Dans cette occasion, la pratique devançait la science, et cela d'une manière bien remarquable, car les os contiennent une forte proportion d'acide phosphorique, et le tourteau de navette une grande quantité d'azote, et, comme nous le verrons plus loin, MM. Lawes et Gilbert ont clairement prouvé, par la démonstration que ces deux récoltes demandent chacune l'un de ces deux éléments d'engrais.

Vers 1842, le Cheshire, en Angleterre, fut mis dans un grand état d'excitation par la découverte que, sur les pâturages où paissaient les vaches gardées pour la production du fromage, et qui étaient épuisés, une couche d'une tonne d'os concassés de la grosseur d'un demi pouce avait un merveilleux effet ; cette couche, telle qu'appliquée, coûtait alors \$25. Il n'y avait rien de bien surprenant en cela, si la théorie est correcte, car le lait de l'année, pour chaque vache, enlevait au sol 80 lbs de phosphate de chaux ou d'os ; et le veau était tué, ou bien le jeune boeuf, si on laissait venir le veau à maturité, en enlevant une quantité considérable, rien d'étonnant donc que la terre devint incapable de fournir de lait absolument. Ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que les os n'avaient, comparativement parlant, pas d'effet sur les vieux pâturages, excepté dans le Cheshire, et dans quelques pa-